



Sentir les sports....Essai métaphorique à propos des effluves et traces corporelles

Denis Parisot
Université de Nice

Duplicité, non-dit, doubles messages sont au principe du rapport de manipulation du corps sportif. Tentation paradoxale entre amour et haine des corps, elle s'exprime par la réduction technique des corps, tempérée de pensée hédoniste. La société transforme le paradoxe en autant de marchés. Cette attraction-répulsion s'exprime dans le piège du double-bind de la transgression corporelle féminine. Le droit de jouer « comme des garçons », chez les rugby-women, oscille entre mimétisme des mâles et affirmation d'une différence. Signes corporels et odeurs s'entrelacent, bière et sueur se mêlent aux effluves de féminité. Elle s'exprime par le sportif sous assistance médicalisée, inodore et sans saveur. S'agit-il d'aseptiser les traces du corps ? D'autres indices paradoxaux émergent des nouveaux looks masculins ou féminins véhiculés sous couvert d'adoration du corps sportif. Fragiles équilibres entre souci et obsession de l'apparence. Enfin, les médias servent un spectacle débridé des troisièmes mi-temps, « nettoyées », pour émouvoir sans ébranler la morale, suggérer le corps animal et l'interdire. L'emprise s'ancre dans un engagement du corps.

Duplicity, words left unsaid and mixed messages, constitute the operating principle behind the manipulation of the human body in sport. There is a paradoxical temptation between love and hatred of the body. It expresses itself through a technical reduction of the body tempered by hedonistic thoughts. Society transforms this paradox in as many markets as possible. This attraction/repulsion can be observed in the double-bind trap of female corporal transgression. In the case of women who play rugby, the right to "play like boys" fluctuates between male mimicry and assertion of gender differences. Body gestures and odours interlace, beer and sweat mix with the aromas of femininity. This duplicity is also noticeable in the medicated body of athletes, bland and odourless. Must all bodily traces be sanitized? Other paradoxical clues emerge from the new masculine or feminine looks marketed under the cover of a love for the athletic body. It is a fragile equilibrium between worry and obsession with appearance. Finally, the media project a wild spectacle of third half-times, all cleaned up touch without affecting morale, suggesting an animalistic body while forbidding it. Power takes root in the engagement of the body.

L'olfaction est un sens interdit, tabou puissant des sociétés humaines occidentales (Corbin, 1986). Elle met en prise directe avec l'intimité des corps. Interroger la mémoire olfactive, les réminiscences enfantines et le sens des odeurs dans le champ des pratiques

¹ sportives, qu'elles soient compétitives, de loisirs, ou à finalité éducative, est une entrée possible vers l'intime en jeu dans l'engagement corporel propre aux pratiques sportives. Cet engagement, au risque de la blessure physique et symbolique, parfois jusqu'à l'acharnement ou l'entêtement pour vaincre, le plus souvent jusqu'au plaisir ou à la douleur, intéresse une sociologie des cultures corporelles. L'odeur, comme d'autres l'ont déjà montré dans le champ social (Le Guérer, 1998) est appréciée ici comme un marquage du territoire social et culturel. Elle définit socialement et culturellement son homme, son mâle comme sa femelle. Le jeu des odeurs participe aux rapports distinctifs, au sens où P. Bourdieu les décrit (Bourdieu, 1979). Les corps exhalent, évaporent, débordent de messages parfois incontrôlés, le plus souvent codifiés. Attractions et répulsions transitent par l'odeur de l'autre et les connotations et jugements de valeurs qu'on leur associe. Sentir provoque ainsi « *le sentiment de gêne et les réactions affectives, de gourmandise presque sexuelle ou d'indignation vertueuse...* » Freud et Fliess avaient déjà signalé cette « *proximité émotionnelle entre le sexe et le nez* » (Cyrułnik, 1998). Nous cherchons à relier dans cet essai, appuyé sur des situations sportives ayant suscité quelques réflexions à caractère exploratoire, des domaines que la pensée sociologique a jusqu'à présent, isolés ou minimisés. Par exemple, nous nous sentons depuis toujours enfermé dans une pensée qui oscille entre critique radicale d'une vision du sport « opium du peuple », et à l'opposé dans un espace plus largement développé d'apologie sportive (Parisot, 1991). Les différentes écoles de pensée sociologique (de Bourdieu à Pociello, Defrance, Loret, Maffesoli ou Lebreton) ou anthropologique (Ellias, Dunning, Mauss, etc.) se sont intéressées à l'analyse des cultures corporelles, et des comportements sociaux liés aux sports et à leurs modalités compétitives ou non. Une question à nos yeux essentielle est encore peu traitée : qu'est ce qui peut engager autant d'individus avec autant d'assiduité et d'opiniâtreté dans l'espace des pratiques sportives alors que cela exige, temps, argent, investissement, effort et renoncement à d'autres formes d'activités culturelles ? Qu'est ce qui motive autant de passions pour attaquer comme pour défendre cet espace d'activités et ses valeurs affichées ? Les processus d'engagement dans les pratiques sportives ne semblent pas pouvoir relever du seul point de vue de la domination idéologique, ni de la seule distinction sociale, encore moins de la participation naïve à une juste cause ou un quelconque « miracle éducatif ». Pourtant, dès lors que l'observateur se fait critique, les boucliers se lèvent. La pensée critique est toujours trop ou trop peu ajustée. L'objet sportif, au sens le plus large, dans toutes ses composantes culturelles, sociales se dérobe partiellement à l'analyse. Aussi nous avons choisi d'explorer un chemin hasardeux et prêtant le flan à la critique, mais néanmoins susceptible de produire quelques réactions, fussent-elles d'hostilité. Ce chemin relève d'un principe décrié de transversalité des disciplines que d'aucuns jugeront iconoclastes. Nous sollicitons quelques sociologues, anthropologues, philosophes et biologistes, usons d'une interprétation à partir d'observations qualitatives recourant à la description intuitive et encore anecdotique de quelques impressions, sensations ou émotions, que nous pensons créatrices et édifiantes, recueillies lors de nos voyages en milieu sportif. Nous cherchons modestement à ouvrir une voie, au risque de nos propres préjugés ou limites conceptuelles.

Au départ, un peu par jeu avec les mots et avec une certaine espièglerie, à la manière

¹ Concernant l'éventuelle définition du ou des sports, nous nous en tiendrons ici à rappeler d'une part, le propos de Pociello (1999, pp. 17-23) qui souligne l'existence de multiples définitions « à géométrie variable » et d'autre part, du choix qui préside à notre démarche pour s'intéresser aux mises en jeu des corps et aux cultures corporelles, plus qu'aux sports limités aux seuls espaces de compétition. Nous incluons dans notre raisonnement l'ensemble des cultures sportives et corporelles, objets de « luttes constantes pour la définition sociale du sport ».

dont Corbin évoque ce libertinage du nez (Corbin, 1986), nous avons entrepris de jouer par dérision. Par défi amical avec les bonnes manières scientifiques, (celles qui relèvent de la science canonique, revue de littérature sans oublier les références majeures, citations des idées admises et protocole méthodologique certifié en tête), nous avons voulu approcher les sports qui s'offraient à nous, ...avec le nez, plus qu'avec le questionnaire... à l'image de l'animal reniflant au gré de ses pérégrinations. La métaphore des odeurs permet de traiter le milieu sportif à contre-pied des lieux communs en « humant l'air » pour y renifler ce que les discours apologétiques cherchent à occulter : la violence des rapports au corps propre aux milieux sportifs (Maffesoli, 1985). Maffesoli y fait référence, retrouvant ici Elias (1973) qui sur un tout autre plan avait déjà souligné la fonction d'expression de violence euphémisée des jeux sportifs compétitifs. On peut aussi rappeler le travail plus récent de Roggero (2001), sur la métaphore guerrière dans le sport.

Le sportif qui nous a intéressé ici est d'abord celui de l'après match, du revers de l'effort noble et présentable, celui du vestiaire ou de la salle de « kiné », le cycliste usé, perclus, le boxeur tuméfié, le rugbyman « éclaté », oreilles en sang ou en « chou-fleur », tibias bleuis par les chocs, épaules abîmées, corps maculé de boue et d'effluves végétales, mêlées aux marques odorantes de l'adversaire. On pourrait évoquer aussi d'autres situations plus ludiques où le joueur exhibe fièrement le maillot mouillé, conserve un temps la senteur du cheval qu'il vient de monter comme pour poursuivre le rêve qu'il vient de composer, le golfeur qui va dans un autre registre transporter avec lui l'odeur de campagne bien gérée qu'il traverse en propriétaire, quelque peu distancié d'avec la nature. Le corps porte et donne sens à la trace olfactive qui devient signe social. Onfray (1995) évoque par exemple ainsi la mémoire de son père, associée à l'odeur du café cuit et recuit du matin, aux odeurs de bois et de caramel, et au fond sonore donné par la hache qui tranchait les bûches pour le feu matinal. Il montre à quel point le corps parle, livrant les secrets intimes d'un père taciturne et économe de ses mots.

A l'évocation du sujet provocateur, chacun y va de son fantasme sur l'odeur du sport, remugles de chairs échauffées, animales, en état d'exaltation, sudation oblige, ouvertes et béantes, amollies ou meurtries, tendues et agressives, c'est selon. Tous ces états de la chair renvoient à l'animalité tant combattue par les artifices esthétiques et culturels, déodorants, looks savamment travaillés d'une mise en scène du corps contrôlé et domestiqué (Le Guérér, 1998).

Mais l'animal sommeille et toujours s'éveille, appuyé sur les nuits de fête un peu arrosées, excessives. Lorsque les visages se marquent, les appareils sociaux s'affaissent parfois, avachis. Un autre visage du monde se donnait à voir, un tantinet échevelé et désordonné, pour peu que nous attendions les après matchs, les commentaires d'après course, les bilans de randonnée au bar, traces d'effort largement affichées, ou les retours de ballade de loisir, la nuit venue, autour d'un feu ou d'un verre. Le regard amusé, l'oeil plissé et l'air entendu, l'interlocuteur non averti que nous étions, en fut intrigué.

L'univers des odeurs pris ici comme métaphore introductive, nous ramène à la part animale et sent parfois... le fauve, tout autant connoté de l'idée du noble félin que de l'animal repoussant, selon les fantasmes et jugements de valeur qui peuvent nous envahir. Attraction des mâles entre eux qui se touchent et se flairent au cours de rituels d'avant matchs, répulsions des joueurs qui s'affrontent se sentent et hument l'air emplis des effluves adverses, à la manière des chiens avant le combat. Senteurs de « sueur noble » des satisfaits de l'effort, cyclistes fiers de leurs maillots maculés de sueur et de boue, installés ostensiblement à la terrasse du bar d'étape, signes de puissance et de participation au monde, signes d'appartenance au groupe de référence, exhibitions codifiées de leurs muscles ou de leur délicate esthétique, effluves et signes visibles s'échangent selon les modèles sociaux en vigueur. Une certaine noblesse peut alors se dégager d'un corps marqué par l'effort, liée à la connotation des effluves dont Corbin (1986) a bien montré le caractère historiquement et culturellement constitué. Le champ des cultures sportives pensons nous par hypothèse serait bien un de ces lieux de mise en scène de l'animalité codifiée, autorisée et encadrée et réinvestie dans le jeu des distinctions sociales.

Il aura suffi de quelques visites d'après match dans les vestiaires, odeurs lourdes et prenantes, entêtantes, effluves de camphre, brouillées par la sudation, réminiscences de chlore, parfum douceâtre des savonnets, ou du « gel douche » pour humer le rituel d'effacement des traces du détour contrôlé à l'animalité. C'est dans l'humidité du rituel d'après « combat », que nous ressentions parfois comme fétide, tant nous étions sollicités dans notre propre registre de jugements de valeurs olfactifs, que se réinstaurait à nos yeux le passage à la culture sociale et convenue des rapports au corps. La nudité des corps d'après l'effort sportif est admise et se voile très vite, une fois le « rituel de purification » accompli.

Contrôler les effluves... et socialiser les traces

D'une manière générale, en société, le jeu des corps se ferait donc sous contrôle, codification sociale allant jusqu'à l'« asepsie » par la mise en oeuvre de principes d'affadissement divers. A titre d'exemple, dans le sens commun sportif, si l'on écoute ce qui se dit par exemple du rugby, le jeu n'est jamais autant du grand rugby que dans une mare de boue, lorsque les figures humaines, les distinctions de grade ou de territoire disparaissent sous la fange. Un vrai match se doit d'être glissant et gluant. Ainsi, le joueur qui nous informe (ancien joueur de haut niveau du grand Béziers), soudain se remémore la trace olfactive des parties mémorables. Les effluves de « vinasse » accompagnaient le déplacement des âmes farouches du grand Béziers, comme ces odeurs de terre ou de ceps de vigne, venues d'ailleurs, et encore le souvenir olfactif du Creusot et de sa mine. Le rugby sent le terroir, comme si l'art de jouer était aussi un art de la trace. Le rugbyman, masse musculaire en mouvement se retrouve dit-il, parfois « démonté ». Certains se sont fait « fendre » par l'adversaire. La puissance du mot est telle qu'elle suscitera, puissance du fantasme cette fois, l'odeur du bois éventré et le fracas de la hache qui s'abat. Une autre trace dans la mémoire cette fois, vient soutenir l'attachement au sport pratiqué. Amoureux fous du corps puissant ils sont allés parfois jusqu'à le briser. La blessure a marqué les chairs d'un grand nombre de joueurs, brisé les os, parfois les santés ou les carrières, les équilibres mentaux aussi lorsque l'univers construit s'est écroulé au détour d'une charge par trop offensive. Néanmoins, surmonter la peur au moment d'aller au combat rendait les corps à leur puissance imaginaire, comme le soldat monte au front oubliant pour ne pas s'en effrayer que la souffrance se partagera. Il fallait, dit notre informateur « laisser sa trace, la trace au sol grâce aux crampons qui labourent ». Les plaquages virils lacèrent la surface douceâtre de la pelouse. Et soudain, l'effusion de sang rappelait que le jeu n'en était pas un, pas tout à fait. « Guerre euphémisée » disent Elias et Dunning (1994). La limite de l'euphémisme tient à la vue du sang : à ce moment, le joueur sort. Barbarie limitée ? À moins qu'il ne s'agisse d'un ultime refus du corps ouvert. Le corps béant est toujours signe d'horreur.

Est-ce ici la part d'ombre évoquée par Maffesoli ? On peut le penser lorsqu'à propos du même objet, cette fois sur la scène publique, la trace odorante des corps est sans cesse réduite. Le rugbyman pour « faire propre à l'écran », endossera sous le maillot du club, une fine combinaison de latex, laissant hors champ les traces du corps. S'agit-il d'aseptiser et minimiser les traces de sudation, les traces de sang, les traces du corps ? Le maillot et les sponsors ne peuvent être maculés impunément. La marque commerciale doit-elle rester parfaitement propre ? Accompagnant le mouvement de contrôle social des corps, les médias à la lisière de la part d'ombre, servent un spectacle du corps débridé des troisièmes mi-temps masculines. Mais la troisième mi-temps arborée par le rugby médiatique comme un emblème nous épargnera la vomissure, l'excès alimentaire et alcoolique, tout comme la groupie instrumentalisée par les mâles exacerbés. Pas de dérives paillardes offertes au visiteur télévisuel. Juste assez de suggestions seront faites pour qu'il y pense en secret ou finisse le propos autour d'une bière. Un peu comme ces guerres propres et « chirurgicales » voire humanitaires que nous servent aujourd'hui les grands moyens d'in-communication, permettant au citoyen de se laisser aller à la guerre à

outrance contre l'ennemi, d'autant plus aisément qu'il n'est pas en chair et ressemble à un terrain de jeu vidéo. Désormais « montrables » aux heures de grande écoute les troisièmes mi-temps officielles s'apparentent au Carnaval de Nice où le débordement carnavalesque se limitera au confetti (souvent objet de conflits entre spectateurs), lancé par les enfants étroitement encadrés. Le débordement n'est plus ici qu'un commerce. Le spectacle s'observe de la célèbre chaise bleue du bord de mer, emblème d'une ville entrée en léthargie. L'enjeu est alors d'émouvoir le spectateur sans ébranler sa morale, lui suggérer le corps animal en même temps que l'interdiction d'y venir.

Duplicité, non-dit, et doubles messages au principe du rapport au corps sportif.

L'objet de notre propos est de souligner la manipulation spécifique des cultures corporelles à travers l'espace des sports travaillé par des mécanismes langagiers, communs à l'ensemble d'une société, de la duplicité, des non-dits et des doubles messages et de rechercher un chemin vers ces corps cachés qui :

mangent et défèquent, respirent et souffrent, vieillissent et jouissent, fatiguent et jubilent... Parce que la peau les recouvre et qu'elles sont douces ou granuleuses, épaisses ou fines, sèches ou grasses, parce qu'elles sentent la sueur et s'humidifient comme les forêts, les sous-bois et les mousses imbibées par les sources. Poils trempés et fermentations violentes, animales et guerrières contre corps vidés de leurs substances pour de pures formes désertées par la vie. Il faut choisir : les gibiers qui périssent ou les déserts qui durent (Onfray, 1996).

Contrairement au sens commun à propos des sports, nous pouvons souligner avec d'autres (Gleyse, 2000), combien le corps sportif peut être instrumentalisé et exploité. Le sportif, selon nous, se trouve dans un rapport d'attraction-répulsion à son propre corps fortement technicisé et instrumentalisé dans la compétition. Cette tentation paradoxale de l'amour et de la haine des corps s'exprimerait dans l'espace des sports, par la réduction technique des corps, parfois tempérée par des formes de pensée plus hédonistes, que la structure sociale et économique dominante transformerait en autant de nouveaux marchés. C'est la lecture que nous pouvons faire de l'apparition des nouvelles pratiques de glisse, rapidement « marchandisées » (Loret, 2003). Et pour le dire comme Baudelaire (qui s'interroge d'un point de vue général sur le rapport au corps)... pour quelles raisons, autres que masochistes, prendre plaisir à oublier, négliger, salir, brutaliser son corps ? Qu'est-ce qui justifie qu'on retienne ses désirs, qu'on ne réalise pas ses fantasmes, qu'on ne s'abandonne pas à la douce jubilation des chairs qui se prêtent un instant plus qu'elles ne se donnent pour l'éternité ? (Onfray, 1996).

La question s'applique à ces sportifs de haut niveau d'un temps qui s'accommodent ensuite de corps endoloris, blessés ou définitivement endommagés. Le corps sportif sous assistance médicalisée est désormais inodore et sans saveur. Quelques uns tombent aujourd'hui sur des drames préparés à coups de produits dopants (Parisot, 2001). Les dérèglements hormonaux, cancers, dépressions, corps hypertrophiés, gorgés de cortisone ou autre substance sont la résultante de cette discrétion du corps qu'ils se sont longtemps chargés d'ignorer ou de mépriser. La pharmacie inodore est sournoise. Quand l'éther et les anesthésiants flottaient sur la souffrance musculaire des Tours de France, la trace olfactive du dopant était encore nette. Elle est aujourd'hui discrète et savamment masquée par d'autres molécules fournies par les nouveaux apprentis sorciers qui trouvent dans le camp sportif une batterie de « jeunes poulets d'élevage » obnubilés par la victoire qu'ils veulent à toute force (Parisot et Antonini, 1998). Cette « brisure » dont parle Olivenstein modèle l'espace sportif cristallisé autour du dopage ou chacun se ment, tout en étant conscient qu'il se ment.

Comme certains descendants d'esclaves qui souhaitent et redoutent à la fois le dévoilement de leur désir et de leur peur farouche d'être obligés par l'autre à revenir à la servitude... Il leur faut mener une double vie psychique : l'une normale, officielle et reconnue, l'autre secrète et faite d'identités multiples (Olivenstein, 1995).

Un processus de même nature conduit parfois les sportifs comme d'autres (cadres, musiciens, etc...) vers des méthodes et des produits susceptibles d'éviter la confrontation à la peur du retour au statut ordinaire. Le paradis promis du héros, capitaine d'entreprise ou gladiateur, surhomme, star ou champion du Monde peut s'évanouir. De là, naît l'anxiété. Un malaise collectif s'est construit spécifiquement autour des sports, bien au-delà de la compétition de haut niveau, dans un procédé d'évitement général qui consiste à déplacer, fragmenter les faits et responsabilités tout en dramatisant la scène dans un propos impersonnel. Tous les partenaires concernés, dirigeants, athlètes, médecins, médias, sponsors, publics, empruntent peu ou prou cette voie malaisée. L'individu athlète comme le simple citoyen sportif face à sa propre limite, ou encore le spectateur en mal de pureté sportive accepteront parfois le dérapage, par divers procédés allant de l'acceptation lucide d'un protocole illicite à une sorte de demi vérité, voire une revendication de totale ignorance. Un tel système fonctionne sur le non-dit, mal dit, l'euphémisation des comportements, le mensonge et la manipulation des fragilités humaines. Lorsque la réussite fait défaut ou se fait attendre, seront-ils capables de s'accepter en tant qu'hommes porteurs de faiblesses ? En supporteront-ils l'éventuelle médiatisation ? L'éviction possible du système sportif, faute de résultat est source d'anxiété. C'est le prix d'un système de valeurs organisé en rapport à la loi du plus fort. Dans cet espace de fragilités, les candidats au dopage se recrutent d'autant mieux qu'un discours ambiant de banalisation viendra atténuer les éventuelles résistances morales. Le mécanisme d'acceptation d'un comportement illicite ne procède pas d'un marché clair, mais d'un travail de proche en proche, reposant davantage sur l'absence de verbalisation que sur une volonté affichée de transgression (Parisot et Antonini, 1998). En ce domaine, le non-dit est roi et les corps malmenés. Comme nous avons pu l'apercevoir dans l'étude réalisée auprès de jeunes sportifs des classes dites de sport-études, ou bien encore de jeunes talents en préparation dans les centres d'entraînement.

Qu'est-ce qui pousse tout un chacun à aller parfois jusqu'à briser son corps pour un gain éphémère et symbolique d'une victoire, glorieuse ou modeste, publique ou intime, sur soi-même ? Une obsession de la distinction sociale, une manipulation d'un système idéologique ? Oui mais pas seulement. Nous pensons plutôt que les systèmes sociaux et culturels se construisent sur un mouvement vital qui travaille d'abord le rapport au corps. Le milieu sportif sous ses différentes formes d'expression, serait de ce point de vue un lieu codifié de l'écart du corps qui se rappelle à nos envies folles de le nier pour mieux en oublier la finitude. Aussi dans le geste sportif, puer, éructer, « coller », sentir le fauve, ou suer (autant d'émanations culturellement connotées), pourrait alors se réaliser en toute élégance ou en toute légitimité donnée par la transcendance de la loi de l'effort et du dépassement. Seule la trace physique de l'effort noble reste visible et odorante, pendant que la part d'ombre, illégitime, soutenue de quelques comportements illicites éventuels restera officiellement inodore et hors de l'espace public. A titre d'exemple, dans un domaine plus anodin, on peut citer ces étudiants sportifs qui comme les enfants fiers de leurs corps naissants et triomphants pratiquent cet « art » enfantin du pet et du rot. Quelques étudiants aux imaginaires corporels débridés ont tenté de lâcher quelques pets collectifs, sous forme de concours, un matin dans une salle de cours. « Animaux » sociables ils n'en étaient pas moins fiers et simultanément gênés, attendant la punition, certains d'avoir enfreint un tabou. La plupart du temps ils s'en tiennent à afficher leurs maillots maculés, chaussures parfumées de l'effort accompli, leurs visages éprouvés par l'entraînement sportif du cours précédent et argueront de leur « légitime » fatigue pour se vautrer un peu en cours. L'effort visible et physique à sa notoriété qui supplanterait l'exigence de bienséance universitaire...L'espace sportif serait donc un lieu d'expression d'une réalité corporelle ailleurs réprimée qui afficherait ses emblèmes et ses traces olfactives. D'autres indices de ces rapports paradoxaux au corps sportif semblent émerger des nouveaux looks masculins ou féminins véhiculés sous couvert d'adoration du corps sportif. La haine du corps, suggérons nous, est parfois présente dans l'excès d'attention qu'on lui porte. Fragiles parmi les fragiles, le body-builder est symboliquement le

représentant de ces corps de cristal qu'un parfumeur fait exploser sous l'effet de la goutte odorante qu'il fabrique. C'est aussi parmi les body-builders que nous avons rencontrés des hommes capables de qualifier leur corps de « bébé » qu'il faut protéger et auquel il faut délivrer des soins attentifs et constants. Autre trace de la fragilité supposée de corps au nom de laquelle seront mobilisés des traitements intensifs, des adjuvants chimiques et des styles de vie spécifiques requérant assiduité dans les salles de sport et discipline d'existence draconienne. On peut souligner aussi que l'excès de parfum et de sophistication pourrait bien être une autre façon de nier l'existence du corps. La méthode tiendrait ici du savant étranglement, une lente suffocation sous l'effluve parfumée. Adulant son image corporelle l'adolescent ou l'adolescente se fragilise au point de s'aliéner à une marque, une ligne vestimentaire, un parfum, donnant à l'enveloppe apparente un sens totalitaire, comme si, ce qui est montré résumait l'essentiel de la substance humaine. Fragiles équilibres entre souci de l'apparence et obsession des apparences résumés et objectivés dans l'idée de l'appartenance au groupe identitaire. Certes, les territoires se délimitent et les identités corporelles se parfument à leur manière, comme le montrent en d'autres sociétés et circonstances, les ethnologues à propos des odeurs dans les échanges sociaux. Par exemple en Nouvelle Guinée,

il est très bien élevé de passer sa main sous l'aisselle de celui qu'on quitte et de porter ses doigts sous son nez pour signifier qu'on garde en soi l'odeur de l'ami éloigné. On peut aussi mettre sa main sous le mont de Vénus d'une femme estimée... (Cyrulnik, 1998).

On pourrait aussi évoquer les Inuit qui se sentent aux commissures des lèvres et bien d'autres sociétés inventant leurs codes de reconnaissance corporelle (Van Gennep, 2000). Mais que font donc les sportifs qui échangent leurs maillots en fin de match et se touchent le corps, particulièrement les fesses pour se féliciter et manifester leur solidarité avec les partenaires de jeu ? Avec le textile s'échange la sueur : le sportif est fier de « mouiller le maillot » et d'en offrir la trace à son adversaire.

Le piège du double-bind : un processus en jeu dans le propos sportif

Nous avons mis notre nez dans les transgressions en jeu dans l'espace sportif et sur ce plan, les femmes comme souvent dans le champ des libérations sociales indiquent une voie. Transgressant l'assignation corporelle, elles se mettent à jouer aux « sports de garçons ». Les rugby-women rencontrées lors de l'observation qualitative d'une situation, (une troisième mi-temps, au terme d'une rencontre européenne de rugby féminin) (Parisot, 1998), oscillent entre mimétisme des mâles, et affirmation d'une différence. Elles affichent un goût prononcé pour les odeurs de fête tourbeuses et ruisselantes de bière tout en accrochant ici ou là les attributs vestimentaires ou olfactifs d'une féminité qui se revendique. Ainsi, les joueuses de rugby, outre qu'elles ne seraient plus, selon le sens commun, de « vraies femmes » se livrent à divers mimétismes jusque dans les troisièmes mi-temps. Sous l'effet du stigmat, elles adoptent parfois des rituels de « virilité », se livrent à des simulacres de pénétrations homosexuelles, divers streap-teases et chansons paillardes, concours d'ingurgitation de bière, etc.... Une fois acquis le droit de jouer à des jeux de l'autre sexe, l'exercice se trouble dans la comparaison. Signes corporels, signes sexués et odeurs s'entrelacent, bière, sueur, odeur du sang, puissance et élégance, se mêlent aux effluves de la féminité, colifichets, parfums de tendresse et autres fantasmes. L'identité féminine ainsi diluée dans la parodie du masculin a conduit les plus « féminines », à signer, sous nos yeux, en réaction, leur appartenance-différence, en esquissant à l'écart de la scène principale, ... des pas de danse classique. Ce jeu complexe entre conquête de territoire, tentation du mimétisme et affirmation de la différence est manifeste dans la pratique sportive où désormais les femmes affirment leur place en pratiquant et en réaffirmant leur féminité. Ceci ne va pas sans résistances de toutes parts. L'enjeu est bien celui du pouvoir social. Pierre Bourdieu évoque ce processus d'accès au pouvoir social et symbolique qui

place les femmes en situation de double-bind ; si elles agissent comme des hommes, elles s'exposent à perdre les attributs de la « féminité » et elles mettent en question le droit naturel des hommes aux positions de pouvoir ; si elles agissent comme des femmes, elles paraissent incapables et inadaptées à la situation (Bourdieu, 1998).

Le monde des sports est à nos yeux, un microcosme des émotions et de la sensibilité corporelle. L'effervescence et la vitalité des sportifs évoquent une force vitale, comme une danse de la vie constituant les cultures sportives comme lieux du ressenti de l'envie d'exister au monde. L'obsession-façade des résultats, des pouvoirs, ou des croyances instituées, tendrait à masquer ce qu'elle peut receler de sensible, d'émotionnel et rattacherait chaque sportif au monde par le plaisir, le sens, la douleur aussi... transformés en performance, valeur suprême et montrable. Une part de l'engagement sportif échapperait pourtant au propos rationalisant de la réussite et de l'exploit mesuré. Que penser des réactions des sportifs de tous niveaux systématiquement en posture défensive dès lors qu'une critique des comportements sportifs anoniques vient dans la conversation ? Tant de mobilisation sur les principes et les vertus des sports ne peut se rapporter seulement à la seule volonté de défendre une position, un pouvoir, une idéologie. L'emprise dont parle Deconchy (1989) concerne bien le milieu sportif et s'ancre dans un engagement du corps et des émotions. Voilà où est sa force, sa transparence comme son opacité. L'emprise par l'engagement corporel des sportifs est multidimensionnelle. Les uns vivent et pensent le sport sur le modèle compétitif. Le record, la mesure, l'effort sont leurs mots-clefs. Nous postulons avec Maffesoli (1985) que la performance sportive est un retour du refoulé qui cherche à nier la part d'ombre des individus. Compter, mesurer deviendrait un acte de négation du plaisir, voire un acte de limitation et de contrôle du plaisir à être qui se contient dans le plaisir de compter, mesurer, peser, une sorte de jouissance tarifiée et codifiée. Le fantasme productif entraînerait l'éclatement du sens, la mesure conduirait à la démesure. La rationalisation du corps serait une forme de rejet, un acharnement à policer, une ruse visant à canaliser l'énergie sexuelle dans un modèle unique et totalitaire. Si l'interprétation diverge, Gleyse (2000) souligne lui aussi comment s'est opérée l'instrumentalisation des corps. Mais il existe dans le sport, de toute évidence, d'autres rapports au corps que celui du productivisme, indicatifs d'un autre rapport au temps : le jeu sans but aboutirait au jeu avec le corps (Maffesoli, 1985). Tout comme l'odeur est volatile, marquée du sceau du mélange, de l'alliage, du métissage, le sens de l'engagement sportif frôle l'évanescence. A trop vouloir le cristalliser, il s'évapore ou se fige. Comme si l'on voulait enfermer le parfum dans une capsule. Enfermé, il n'émane plus. Libéré, il diffuse et s'estompe. En sport, l'apparence langagière, la morale convenue, dit que le corps est au centre, encapsulé, prémédiqué, nourri scientifiquement, savamment préparé à vaincre. A tel point que les réactions ne se font pas attendre lorsqu'un discours remue quelques zones troubles du corps-machine pour en libérer les effluves. Dans la pratique sportive intense, le corps (Bernard, 1976), est objet d'un indicible piège de la démesure. Ignoré le corps sportif revient en force. Mais cette ignorance culturellement construite a gagné bien d'autres sphères que le sport de compétition, pour envahir l'ensemble des rapports au corps y compris ceux qui postulent son adoration, son entretien méticuleux et le désintérêt pour ses messages.

Références

- Bernard, M. (1976). *Le corps*. Paris : Éditions Delarge.
 Bourdieu, P. (1979). *La distinction*. Paris : Minuit.
 Bourdieu, P. (1998). *La domination masculine*. Paris : Seuil.
 Brohm, J.M. (1992). *Sociologie politique du sport*. Forum de l'IFRAS. Nancy : Presses universitaires de Nancy.
 Corbin, A. (1986). *Le miasme et la jonquille*. Paris : Flammarion.

- Cyrułnik, B. (1998). *La naissance du sens*. Paris : Hachette.
- Deconchy, J. P. (1989). *Psychologie sociale, croyances et idéologies*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- Elias, N. (1973). *La civilisation des mœurs*. Paris : Calmann-Lévy.
- Elias, N. et Dunning, E. (1994). *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*. Paris : Fayard.
- Gleyse, J. (2000). L'instrumentalisation du corps, une archéologie de la rationalisation instrumentale du corps, de l'âge classique à l'époque hypermoderne. Paris : Éditions L'Harmattan.
- Le Guérér. A (1998). *Le pouvoir des odeurs*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Loret, J. (2003). *Génération glisse*. Paris : Éditions Autrement.
- Maffesoli, M. (1985). *L'ombre de Dionisos. Contribution à une sociologie de l'orgie*. Paris : Le livre de Poche, essais, Editions Librairie des méridiens , Klincksieck, n° 4131.
- Olivenstein, C. (1995). *Le non dit des émotions*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Onfray, M. (1995). *La raison gourmande, Philosophie du goût*. Paris : Grasset.
- Onfray, M. (1996). *Le désir d'être un volcan. Journal hédoniste* (n° 4263). Paris : Grasset et Fasquelle.
- Parisot, D. (2001). Identités sportives, formes de régulation sociale et duplicités à propos du dopage. In *Actes du Colloque « Dopage, société et sport »*, Université de Corte.
- Parisot, D. (1998). Condescension and tolerance facing sexual role transgressions in the sporting game : Avatars of the macho thought. In *Actes du XIVe congrès mondial de sociologie* (Montréal, juillet 1998).
- Parisot, D. et Antonini, R. (1998). *Moralisation des jeunes sportifs. Enquête sur la prévention du dopage*. Rapport non publié pour la Délégation Départementale de la Jeunesse et des Sports, Laboratoire « sports, représentations et régulations sociales ». UFRSTAPS de Nice.
- Parisot, D. (1991). Entre mythes et réalités : un espace pour la recherche en sciences sociales. In *Sport et insertion sociale. Actes du colloque Léo Lagrange*. (Villeurbanne, décembre 1991).
- Pociello C. (1999). *Sports et sciences sociales. Histoire, sociologie, et prospective*. Repères en éducation physique et en sport. Paris : Éditions Vigot.
- Roggero, C. (2001). *Sport et désir de guerre*. Paris : Éditions L'Harmattan.
- Van Gennep, A. (2000). *Les rites de passage*. Paris : Éditions A. et J. Picard.